

LA LIBERTÉ, LA GUERRE ET LA SERVITUDE :

FACTEURS DE RECHERCHE ET CONDITIONS DE RENOVATION
DE L'EFFORT LIBERTAIRE

par

Robert PAGES

Introduction

Comme toutes les utopies et les prophéties millénaristes, l'anarchisme classique a cru pouvoir fondre en une seule finalité, une seule eschatologie ou doctrine des fins dernières, à la façon des religions, toutes les finalités politiques qui apparaissent désirables.

Un des premiers résultats du développement des sciences humaines est de faire apparaître que les finalités qu'on trouve particulièrement désirables, souvent à des moments différents, ne sont pas automatiquement compatibles.

Par exemple la théorie des réseaux, en psychologie sociale expérimentale (A. Bavelas, 1948, 1952 ; H. Leavitt, 1951), a montré que l'objectif du rendement dans les tâches collectives et l'objectif de satisfaction dans la participation ne sont pas forcément compatibles dans tous les cas. Il y a des tâches pour lesquelles une centralisation hiérarchique et frustrante est bien plus efficace que la décentralisation des réseaux et la libre interconnexion. Il y a des tâches — ambiguës, complexes — où c'est l'inverse, et où les deux finalités sont corrélatives (R. Pages, 1971).

On ne peut espérer surmonter ce type de visées en soi

conflictuelles qu'en prenant conscience du conflit, et en étudiant la possibilité de le résoudre. Si on le méconnaît de façon réitérée on se heurtera de façon réitérée aux mêmes échecs et au même type d'échecs.

Libertaire ou pacifiste ?

Il en est de même, à ce qu'il me semble, pour un autre couple capital de finalités : d'une part la finalité *libertaire*, l'insubordination, la dissidence à l'égard de tout asservissement et, d'autre part, l'*humanisme*, le pacifisme, la reconnaissance de l'espèce humaine, de chaque être humain comme tel (*anthropognosie*) par opposition au traitement de certains êtres humains comme non semblables, *dissemblables*, et donc ennemis possibles, proies ou victimes licites. Le christianisme aurait, dit-on, déjà résolu tout cela et le marxisme aussi, plus tard. Ils l'ont si bien résolu que l'un et l'autre possèdent en eux tout ce qu'il faut pour continuer la lutte et la guerre, réputées herculéennes, c'est-à-dire héroïques et bienfaitantes, contre l'hydre aux têtes reviviscentes de la « barbarie » et de « l'inhumanité » ou infidélité (dissidence) à visage humain. Et ils n'ont, jusqu'ici, rien à envier à d'autres solutions analogues du même type de problèmes. Le vocabulaire héracléen est si familier à ces horribles travailleurs, que je me souviens d'avoir insisté, sous l'occupation nazie, pour supprimer dans un tract clandestin l'expression « hydre acculée » employée pour flétrir l'adversaire. J'étais obligé d'arguer, contre le bestiaire des communistes staliniens, que les hydres n'ont pas exactement un cul. Cependant ces êtres mixtes, zoanthropes et loups-garous, sont très communs dans les mythes.

Peut-être faut-il finir par poser le problème de l'humanisme et de l'inhumanisme comme étant celui d'une espèce animale particulière, très *élastique* dans ses instincts, c'est-à-dire ses marges de comportement génétiquement bornées, et exceptionnellement susceptibles de variabilité culturelle. Peut-être cette variabilité ménage-t-elle une possibilité de solution à l'antinomie des deux exigences si, du moins, le problème était clairement posé. Peut-être la pensée libertaire d'aujourd'hui est-elle parmi les seules chances que ce défi soit affronté parce qu'elle n'est pas bloquée par une doctrine, un pseudo-scientisme doctrinaire et un antibiologisme inconsciemment spiritualiste.

Ce texte n'ayant pas eu préalablement d'autre destination *immédiate* que scientifique, quelles que soient les vues pratiques qu'il suggère, il a fallu en adapter un peu le style. S'il reste trop de traces techniques, je prie qu'on m'en excuse. Elles sont difficiles à éviter, sauf à y employer une place excessive.

La reconnaissance de l'espèce et ses limites flottantes

1. J'appelle *spécisme* une attitude, très commune dans les espèces animales, et qui tend à assurer, de la part de chaque membre d'une espèce, une conduite de sauvegarde comme démarche minimale à l'égard des autres membres de l'espèce qu'on appelle souvent les congénères et qui seraient plus exactement les conspéciés ou conspéciaires. Cette attitude paraît très répandue et même prédominante dans la plupart des espèces animales. Elle se résume dans l'adage issu de la sagesse populaire : « Les loups ne se mangent pas entre eux. » Cela suppose une reconnaissance intraspécifique ou conspéciaire ou spéciétaire. La clause minimale de sauvegarde (sollicitude nulle, agressivité limitée) est parfaitement compatible avec l'humiliation et la « dominance » ou domination. Elle l'a même pour condition. Il s'agit du comportement complémentaire de sauvegarde/soumission décrit notamment par Konrad Lorenz (1963) et que j'ai appelé parfois conduite d'*armistice*. Ce serait plutôt un pacte d'armistice, d'apaisement ou de reddition. Hegel avait d'ailleurs résumé ce pacte chez l'homme, ce compromis, par une fausse étymologie qui faisait dériver *servus* (l'esclave, l'asservi, le serf), de *servatus* (l'épargné, le sauvegardé), celui qui avait eu la vie sauve : il avait bénéficié de la grâce ou de la merci du tout-puissant vainqueur au prix de la liberté, s'étant constitué *captif* ou prisonnier après avoir déposé ou détourné ses armes : c'est l'ouverture du thème de la dialectique maître-serviteur dans la Phénoménologie de l'Esprit (1806). L'usage de ce scénario typiquement humain pour décrire le duo animal a été dénoncé à juste titre comme une illusion ou une erreur, malgré les apparences si extraordinairement favorables à l'illusion. En particulier quant aux apparences fallacieuses ou spécieuses, l'armistice animal comporte assez souvent, de la part du vaincu dans la lutte ou duel, des simulacres de la conduite femelle dans l'accouplement. C'est le cas chez les singes anthropoïdes.

Or ces conduites sont populairement évoquées comme celles du vainqueur dans l'armistice humain : le vaincu est censé se prêter, indirectement (par femmes interposées, soit Marie-Louise (*) d'Autriche devant Napoléon) ou directement (par sodomisation), au caprice sexuel, en l'occurrence homosexuel, directement ou non, du vainqueur. Un expert en escroquerie, brillant praticien de la spécialité et par ailleurs non dénué de talent, avait coutume d'évoquer, à propos d'une négociation, le fait qu'il n'irait pas avec son pantalon soigneusement repassé sous le bras. Après tout on comprend pourquoi les bourgeois de Calais avaient la corde au cou. Mais pourquoi fallait-il en plus qu'ils soient en chemise ?

2. En fait, l'indignation puriste récente des éthologistes avancés contre l'anthropomorphisme aussi bien que la confusion homme-animal (s'agissant de l'animal « modal », le plus fréquent) sont également erronées et instructives. La « clause » minimale de sauvegarde, chez beaucoup d'espèces animales, n'est pas une clause véritable, au sens où une clause serait une *norme extrinsèque*, une norme *nomos* et non pas *phusei*, de convention et non pas par nature comme l'est la norme intrinsèque, une norme de convention et non une norme naturelle. J'évite ici quelques mots hybrides, quoiqu'ils me paraissent aujourd'hui indispensables pour conserver l'admirable opposition décrite par les Grecs entre la nature et la culture, *phusis* et *nomos* (la loi originellement liée à des conventions de pacage du bétail). L'armistice humain est largement normatif de convention. L'armistice animal est en général naturel. Dans le combat, un certain régime endocrinien est mis en œuvre chez les deux antagonistes animaux, au sens usuel. La victoire, chez le rat par exemple (Karli, 1984), dissocie ce processus et diminue systématiquement la susceptibilité du vaincu, son irritabilité, en maintenant à son niveau agonale, c'est-à-dire à son niveau combatif, l'irritabilité du vainqueur. Il y a donc un mécanisme physiologique de régulation dans la norme naturelle.

Resterait à voir s'il y a quelque équivalent ou quelque trace de ce mécanisme chez l'homme. Mais le fait est que tout le développement de la culture de l'honneur semble reposer

(*) Vers la fin des guerres napoléoniennes, au bord de la défaite finale, Napoléon avait dû recruter de très jeunes conscrits : on les appelait les « marie-louise », du nom de l'épouse de l'Ogre de Corse, fille de l'ennemi vaincu, l'Empereur d'Autriche.

chez l'homme sur la lutte à mort, la vie risquée par chacun et le verdict de mort accepté par chacun de part et d'autre en cas de défaite.

3. Au surplus les loups humains se mangent entre eux : l'anthropophagie a été fort répandue dans les cultures humaines. Le cannibalisme animal paraît assez rare, du moins entre adultes. Il va plutôt des gros vers les petits. Mais de Cronos mangeant ses enfants à Zeus, fils soustrait à Cronos et qui avale Métis, l'intelligence, sa compagne, le *cronisme* humain et l'anthropophagie mythique ont une longue histoire : les parents notamment y mangent leurs enfants. Il n'y a guère de mythes sans quelque rite pratique. Il faut quand même rappeler que l'eucharistie des chrétiens est, symboliquement, un rite anthropophagique, dans lequel se fait la communion des saints, c'est-à-dire que s'y noue la communauté, le nœud du « corps » religieux, corps mystique du Christ dans ce cas. On pactise en se partageant la chair d'une même victime humaine, c'est-à-dire dans la manifestation solennelle de la *non reconnaissance de l'espèce, de la spéciété*, ou plutôt dans un manifeste renouvelé de compatibilité fondamentale entre la dévoration mutuelle dans l'espèce et la formation d'une communauté de fidèles, consommateurs d'un sacrifié. Ils pratiquent un rite de communion, de convivialité et de commensalité sur le corps de l'ex-communié, puisqu'il est chargé des péchés du monde, maudit et sacré à la fois. C'est un vaincu soumis, qui s'est offert lui-même au supplice, et qui n'a pas été sauvegardé. Sauveur parce qu'il n'a pas été sauvé du moins en première instance. Il assume la fonction fondamentale de l'ennemi criminel captif et exécuté dans les sacrifices humains, consommé par les fidèles. En se chargeant de ce rôle, il solennise, exalte et sacralise le rôle de l'ennemi public indispensable, celui qui atteste la nécessité du glaive ou de la crucifixion. Rien de plus commun que la conjonction du sacré et du maudit que signifie conjointement le mot latin *sacer*. Ce rite est une véritable célébration du non-humanisme ou de l'inhumanisme, si par humanisme on entend la sauvegarde universelle de l'homme par l'homme comme clause minimale de respect. Mais on note que chez la plupart des animaux (exception faite pourtant de mainte espèce, des primates aux insectes sociaux), le spécisme est une norme naturelle. Chez l'homme il peut être une norme de convention seulement, la norme de convention humaniste, norme toujours vulnérable à son inverse : « La force prime le droit » (Calliclès

chez Platon et, selon l'historiographie française officielle, Bismarck).

4. Cette norme de convention, remarquablement, comporte chez le chrétien Kant, une autre norme de convention qui inclut dans le respect une règle de sollicitude positive, en tant qu'elle interdit l'*asservissement*, l'utilisation instrumentale de l'homme, sans considération et adoption de la finalité de l'autre, du cospécié. (Et pas seulement du *prochain*, c'est-à-dire du voisin, par opposition à l'éloigné, à l'étranger.) Or Kant est un piétiste, variété protestante de chrétien. Il est l'auteur d'un ouvrage célèbre en vue de la paix perpétuelle et universelle (1795). Il oublie justement que Jésus est venu apporter non la paix, mais le glaive, le glaive partisan, celui qui oblige à choisir entre son culte (qui m'aime me suive) et tout autre amour, au prix de toute zizanie possible en particulier familiale et confessionnelle (Luc, 80-90).

5. Ainsi, le spécisme, chez l'homme, c'est-à-dire l'humanisme, est fondamentalement conflictuel en lui-même, objet de luttes et combats, et certainement pas automatique. Il est caractéristique que l'homme reconnaît sans doute le cospécié par une anthropognosie naturelle, sans doute physiologiquement préformée, et même le reconnaît facilement : il est extraordinairement troublé par la forme humaine, l'anthropoïdie, et la trouve partout, à des seuils très bas, jusque dans la forme des nuages ; mais aussi et de façon plus trouble encore l'anthropoïdie plus précise des singes ou même d'autres animaux. Cependant il dispose d'une kyrielle de moyens et conduites d'effaçage à l'égard de cette anthropognosie naturelle ; et il pratique toute une *anthropognosie* (non reconnaissance de l'homme comme tel) qui est culturelle, et souvent *frénétique*, fanatique, d'autant plus violente dans ses effaçages qu'elle a à *surmonter* l'anthropognosie naturelle et inévitable. La transformation d'autrui en barbare et en monstre est une part importante de la pratique et de la culture humaine. (On pensera typiquement à la démonologie religieuse : les infidèles comme satans du Moyen-Age à Khomeiny.)

6. Donc, l'homme se caractériserait corrélativement par 1) l'existence d'une anthropognosie, 2) probablement par une tendance très élastique à lui assortir un humanisme, c'est-à-dire une sauvegarde minimale dans le combat et même une sollicitude ; mais aussi et corrélativement 3) une capacité de rupture

avec l'anthropognosie et de transformation anthropognosique ; une inhibition conjointe des réactions complémentaires de 4) sauvegarde minimale, 5) d'asservissement d'autrui conjugué à sa sauvegarde de la part du vainqueur, 6) de soumission au vainqueur et de « servitude volontaire », suivant le mot de La Boétie, consentie de la part du vaincu (1548).

L'*inexpiabilité* du combat fait partie de cet ensemble typique humain qui comporte comme possible l'implacabilité du vainqueur et l'irréductibilité du vaincu, son insoumission radicale. L'humanité paie en *implacabilité* son inaptitude radicale à la *soumission* automatique ; son irréductibilité toujours possible, son intraitabilité et son *indomptabilité*. Tous les paradigmes ne sont pas réconciliateurs du loup et de l'agneau. Le Walhalla, paradis des Germains, perpétue la guerre pour les héros tués au combat, l'arrose de beuveries assorties d'amours walkyriennes. La reddition, chez l'homme, n'est jamais automatique. Elle se prête à des normes de convention (« Better red than dead », plutôt rouge que mort, ou l'inverse). « *Plutôt mourir que de jurer* » (blasphémer) dit le pauvre dans *Dom Juan*. Et l'aventurier Don Juan, exigeant et méprisant, reconnaît un égal, un homme véritable, le respecte et le gratifie autrement qu'un domestique (Molière, 1665) « pour l'amour de l'humanité ». « *Plutôt mourir que d'obéir* » ou de servir est une norme de convention comme toujours facultative. L'absence physiologique et spéciénaire de servilité automatique a littéralement pour rançon l'implacabilité. Qui ne voit que la servilité automatique ou la loi du plus fort, la loi du vainqueur, aurait transformé l'humanité en un empire totalitaire, constitué à travers des *tests de dominance* (l'ordre des coups), et sans dissidence possible ? La guerre a été souvent jusqu'ici la rançon de la liberté.

7. On entrevoit la signification *adaptative* de l'*absence d'un humanisme normatif-naturel* et de la disposition conjointe chez l'homme des instincts de sauvegarde-servilité. La sauvegarde-servilité automatique rendrait impossible le maintien de la *variabilité culturelle*. Elle assurerait la loi véritable du plus fort tout en modérant les combats. La devise la plus caractéristique de l'originalité humaine, de la spécificité de cette espèce, liée à l'ampleur de ses ajustements cérébraux, est sans doute : *plutôt subir la mort que la loi du plus fort*. « La liberté ou la mort. »

Cette tentative d'explication biologique de l'inhumanisme par la variabilité humaine diffère d'une autre explication qui

pourrait bien se conjuguer avec elle et qui résulte de l'avantage écologique, biocénotique, d'une humanité divisée, dont la capacité biocidaire est ainsi diminuée. A certains égards, la variabilité humaine ou différenciation culturelle maintenue fait la force principale de l'humanité. Elle la fortifie *culturellement*, tout en divisant et en intériorisant ou en introvertissant ses forces destructives. Ce qui lui permet jusqu'ici d'épargner quelque peu d'autres espèces.

Par ailleurs, l'anthropognosie (tout en se superposant à l'anthropognosie qui subsiste toujours *en filigrane*) crée une *incertitude générale et chronique du seuil d'espèce*, y compris la barrière spécifique à tous égards (inclusivement sexuel : Pan fut le dieu des chevriers, souvent *mariti caprarum*) (*). Le flou anthropognosique culturel, dont témoigne la mythologie des êtres mixtes, mi-animaux mi-hommes, a dû beaucoup faciliter la domestication, alliance interspécifique, et favorise sans doute la conscience écologique, c'est-à-dire biocénotique, celle des écosystèmes et des communautés vivantes. D'ailleurs la domestication animale atteste sans doute un flou psychologique quelque peu analogue dans des espèces voisines, où les réactions d'*indomptabilité* peuvent être très fortes, avec une grande intolérance à la captivité (impossibilité de reproduction, par exemple). Et de façon très inégale, non seulement suivant les espèces, mais suivant les *fonctions* de domestication. Le chat a été domestiqué comme prédateur de parasites, mais aussi comme animal de compagnie, à son tour parasitaire, et qui cré une impression d'affection partagée chez l'homme.

Réflexions et ouvertures

Si cette description schématique a quelque chose d'exact, le choix entre extermination partisane et asservissement-sauvegarde n'existe pas seulement au sein de l'espèce humaine, mais aussi avec les autres espèces animales. Notre problème liberté-pacifisme s'inscrit dans un ensemble interspécifique. Ce n'est pas seulement une affaire d'hommes. C'est aussi une affaire de biosphère. Au surplus le destin de l'homme engage de plus en plus celui de la biosphère, et réciproquement. Mais ce qui

(*) Maris des chèvres.

est sûr, c'est que le problème ne peut être réglé : 1) sans en prendre une conscience précise large, dans son ensemble ; et 2) sans rompre le lien entre combat-sauvegarde-asservissement, ou combat-insoumission-massacre, double trinité qui paraît perpétuer une malédiction héréditaire. L'option militante-militariste est en effet l'autre volet dans une alternative elle-même inacceptable mais jusqu'ici plutôt inéluctable et en tout cas inévitable. Je ne crois pas que la pensée libertaire puisse faire l'économie de la réflexion sur les questions que nous pose notre rupture enfin avancée avec la théologie vivace qui préoccupait Bakounine. Et il y avait toutes raisons de penser que ce n'était pas le souci marxien de détacher le travail humain outillé et la « loi de la valeur » de toute la vie animale qui pourrait consommer la restitution de l'homme, et à l'homme, de son insertion dans le monde vivant. Le problème politique central de l'homme est de gérer délibérément et intelligemment sa propre élasticité instinctuelle en échappant à l'alternative entre la lutte à mort et la servitude dans la défaite, et, dans la victoire, entre les actes d'extermination ou d'asservissement. Cela supposerait sans doute une réduction relative de toutes les formes de guerre, y compris d'une bonne part de la compétition hiérarchisante, dont chacun convient qu'elle est une forme de guerre aussi. Mais quelle forme de société et quelle forme de technique peuvent-elles être compatibles avec l'*autonomie*, — ni maître ni serf ? Pourquoi l'olympisme sportif passe-t-il parfois par l'ultime refuge de la paix internationale dans « l'émulation loyale » ; et pourquoi ce symbole d'œcuménisme est-il en même temps si fréquemment l'objet d'une véritable *professionnalisation militaire*, et composante de la guerre internationale par « champions » interposés comme dans l'épopée antique ? Ne dit-on pas de plus en plus aux concurrents de tournois athlétiques et en propres termes, qu'ils doivent devenir des tueurs (l'anglais *killer* semble avoir montré la voie, et sans doute d'abord dans l'entraînement militaire aux Etats-Unis, exporté outre-mer et traduit en français dans les armées européennes. Je l'ai entendu pour la première fois dans la bouche d'une recrue belge) ? Toute honte bue ou toute pudeur ravalée, le vocabulaire subalterne des nettoyeurs de tranchées rejoint le romantisme prétendu de la *chasse à l'homme* jusque dans le *jeu compétitif* et peut-être en un sens fraternel. Mais est-ce aussi au sens où *Cain* est un frère typique ? Le caïnisme après le cronisme. Les éthologistes connaissent tout cela, même si,

chez l'homme, c'est différent. Les joies du meutre se retrouvent aussi bien dans la sphère scientifique, où l'on « descend l'adversaire en flammes », que dans la sphère économique par la déconfiture du concurrent. Le guerrier aime le sang. Gilles de Rais avait été le meilleur compagnon de Jeanne d'Arc (Rais, 1959). Les normes de paix sans victoire, de respect mutuel des autonomies individuelles et collectives, et de sollicitude généreuse correspondent elles aussi à des parties du répertoire humain et à des plaisirs caractéristiques. Mais c'est toute la diversité de ce répertoire qui est le domaine de nos options. Il semble que les jeux de balle, chez les Amérindiens précolombiens, étaient souvent l'occasion de sacrifices humains. Il y avait, en 1968, d'innombrables jeunes gens dans le monde qui luttèrent contre la « sélection » scolaire compétitive et qui étaient fanatiques des championnats de football et de leurs vedettes. La cohérence des structures normatives humaines n'est pas notre fort. La première condition d'une réflexion et d'une action efficace serait de devenir conscient des leurres de « rationalité » qui masquent la structure composite de nos comportements sociaux organisés. Des dosages d'options antagoniques les constituent en équilibres précaires et fluctuants, sans que jamais personne ait réellement à *opter en connaissance de cause*. Toute contribution à cette connaissance de cause qui conditionne l'option reste essentielle. Il est clair que désormais la *peur de l'homme chez l'homme* croît à la mesure de ses capacités homicides et de ses capacités d'asservissement totalitaire, qui se multiplient de façon accélérée. A défaut d'une maîtrise collective, éclairée et volontaire de la régulation de ces processus, pour lesquels il n'y a pas de parades mutuelles, la puissance adaptative culturelle de l'espèce humaine risque fort d'être mortelle pour elle. Ce serait dommage pour nous. L'espèce humaine est quand même passionnante. Ce serait dommage qu'elle périsse d'avoir cru que ses propres énigmes sont toutes concentrées et résolues soit dans un bureau du Plan soit par la bourse des valeurs, le monde oscillant comme une boussole affolée entre ces appareils fragmentaires, eux-mêmes aveugles sur un mouvement qui les enveloppe et les dépasse. Il est à l'échelle des aventures de l'espèce et de ses suspensions fondamentales et conflictuelles.

REFERENCES

- BAVELAS Alex. — A mathematical model for group structure. *Applied Anthropology*, 1948, 7, 16-30.
- BAVELAS Alex. — Communication patterns in problem-solving groups. In H. von FOERSTER (Ed.), *Cybernetics, circular causal and feedback mechanisms in biological and social systems*. 1952. Josiah Macy Foundation.
- Évangile selon Luc* (80-90). Trad. œcuménique de la Bible. 1975. Paris, Société biblique française et Ed. du Cerf.
- HEGEL Friedrich. — *La phénoménologie de l'esprit*. 1929. Paris, Ed. Montaigne (1^{re} éd. 1806).
- KANT Emmanuel. — *Projet de paix perpétuelle*. 1795.
- KARLI P. — De l'agression animale à l'agression humaine. Table ronde du Congrès annuel de la Société française de Psychologie. Strasbourg, mai 1984.
- LA BOÉTIE Etienne de. — *Discours de la servitude volontaire ou Contr'un*. 1548.
- LEAVITT Harold J. — Some effects of certain communication patterns on group performance. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1951, 46, 38-50.
- LORENZ Konrad. — *L'agression. Une histoire naturelle du mal*. 1969. Paris, Flammarion. 315 p. Trad. de l'allemand *Das sogenannte Böse: Zur Naturgeschichte der Aggression*. 1963. Vienne, Borothischoeler Verlag, par Vilma Fritsch.
- MOLIÈRE. — *Dom Juan*. 1665.
- PAGÈS Robert. — Déontologie de la psychologie sociale appliquée. In REUHLIN Maurice (Ed.), *Traité de psychologie appliquée*. Vol. 1. *Les applications de la psychologie*. 1971. Paris, Presses Universitaires de France, 240 p., pp. 195-230.
- RAIS Gilles (de). — *Procès de Gilles de Rais*. [Textes établis et annotés par Georges BATAILLE] 1959, Paris, Club Français du Livre.